

Vendredi
9
septembre

Samedi
10
septembre

Dimanche
11
septembre

L'EGLISE DE SAINT-DENIS EST BOMBARDEE

"... Le mardi 14 mai dans la matinée, l'église fut bombardée.

Un bombe tomba en plein milieu causant presque complètement sa ruine intérieure.

Tous les vitraux volèrent en éclats, les confessionnaux, les autels, la chaire de vérité, les statues, le chemin de la croix, les chaises, en un mot tout le mobilier fut gravement endommagé ou détruit.

De la grotte de Notre-Dame de Lourdes et du jubé avec les orgues, il n'en est rien resté, que des débris.

Le plafond s'abîma en grande partie ainsi que la moitié de la toiture. Une autre bombe fut lancée contre la porte d'entrée de la tour et vint tomber au milieu du porche,

au pied du vieux Crucifix, sans éclater (un vrai miracle), de telle sorte que la tour fut épargnée. C'est au commencement du mois d'août que les Allemands, auxquels la commune avait demandé d'enlever la bombe, trouvèrent plus simple de la faire sauter sur place alors qu'elle était désamorcée et que plusieurs l'avaient déjà déplacée. J'ai fait appel à un homme de bonne volonté pour la transporter avec moi (elle pesait environ 50 kg); personne n'a osé me prêter main-forte, malgré mes multiples insistances pour les convaincre qu'il n'y avait aucun danger. J'ai dû alors la traîner dans le trou à charbon où les Allemands la firent exploser

en y mettant le feu. C'est ainsi que la tour, échappée du désastre, vraiment par miracle, lors de la bataille, dû subir le même sort que le corps de l'église, quelques mois après.

Elle fut en effet ébranlée, boursoufflée et crevassée en plusieurs endroits.

Un immense brèche d'une douzaine de mètres de hauteur se pratiqua sur presque tout le côté droit (sud) et sur toute sa largeur.

Le clocher fut emporté, L'horloge, les planchers, tout ce qui était à l'intérieur de la tour fut pulvérisé.

Seules les cloches intactes restèrent sur les sommiers. Le mercredi 15 mai, le territoire de Saint-Denis fut copieusement arrosé de bombes et d'obus.

Une, dizaine de maisons

furent atteintes plus gravement que d'autres; des murs s'écroulèrent, des toits furent percés, la plupart des vitres brisées, du bétail fut tué dans les champs.

La bataille prit vers midi; les Français s'étaient retirés, laissant sur place principalement le long de la drève de La Bruyère, onze soldats tués, dont sept furent inhumés dans le cimetière de Saint-Denis, le 20 novembre, après avoir reçu l'absoute.

Comme l'église était inaccessible, j'ai célébré la messe à l'école gardienne jusqu'au 21 juillet. Le 21 juillet, Monsieur le Doyen de Leuze, l'Abbé Rigaux, vint bénir la chapelle provisoire que j'avais pu faire ériger sur la prairie appartenant à l'Abbé Ittlet, curé retraité à

Salzennes, et située derrière les maisons Zicot, Bertrand et Dricot. En attendant la restauration, j'avais récupéré un baraquement militaire sur la commune de Villers-lez-Heest; il pouvait contenir 180 chaises et des bancs d'enfants.

Je suis rentré à l'église entièrement reconstruite pour la fête de la Pentecôte en 1942. Le mobilier fut achevé pour la fête de Noël 1944.

Extrait du rapport rédigé par Monsieur l'Abbé Bouchat, curé de Saint-Denis, et transmis par Monsieur Vandoninck.

9 FRANCAIS TUES

Engagé les 11, 12 et 13 mai 1940 au nord-ouest de Huy, le 3ème Groupe du 71ème Régiment d'Artillerie, appartenant à la 2ème Division Légère Mécanique, se trouve, le 14 mai au matin après un déplacement de nuit de 30 km, contrarié par de nombreux incidents, en position d'attente dans la drève de La Bruyère, à l'époque bordée d'arbres.

La défense contre les avions du Groupe entre en action, lorsqu'un groupe de Stukas ennemi bombarde en piqué le village de

Saint-Denis où se trouve l'Etat-Major de la 2ème D.L.M.

Les avions ennemis se détachent alors de leur objectif initial et attaquent l'allée.

Ils causent au Groupe des pertes sensibles en matériel, mais surtout en personnel; 2 capitaines, 1 sous-lieutenant, 1 aspirant, 1 maréchal des logis et 4 canonniers sont tués.

Seuls, les 2 capitaines sont inhumés au cimetière de Saint-Denis, en présence des autorités belges et d'une délégation des anciens combattants français.



Louis BOTILDE devant les ruines



Baraquement militaire transformé en chapelle



JOURNALISTES EN HERBE ... NOS ECOLIERS RACONTENT ...

Pour nos enfants, n'est-ce pas l'occasion d'aller à la découverte de l'histoire, de notre histoire.

Nos jeunes étudiants ont enquêté, écouté des témoins de cette époque. Avec leurs mots, seuls ou en équipe, ils vous font part de leurs travaux.

Aux enseignants et aux journalistes en herbe, merci.

ECOLE COMMUNALE D'EMINES

MONSIEUR MOLINET

RACONTE ...

Depuis mai, c'est l'occupation de la Belgique. Nous ne sommes plus, si vous voulez, Belges. Ce sont les Allemands qui sont maîtres : ils font absolument ce qu'ils ont l'idée : occultation (on ne peut plus voir de lumière de l'extérieur), laisser-passer (on ne peut plus circuler comme on veut), interdiction d'écouter la radio de Londres qui sert beaucoup à la résistance en envoyant des messages. Nous écoutions la radio, on ne pouvait plus ... mais nous l'écutions et les Allemands brouillaient les émissions, demande de volontaires pour travailler en Allemagne, extermination des Juifs...

En contrepartie, le marché noir s'organise car "on crève de faim". A partir de 42-43, les Allemands transforment le travail volontaire en travail obligatoire : on oblige les gens à travailler en Allemagne.

Les jeunes se cachent pour y échapper et de là vient le maquis.

Il y a également beaucoup de sabotages. Mais quand on est pris, on est puni : on est envoyé à la prison, parfois même au fort de Breendonk.

En 43, nous sommes très découragés car il n'y avait aucun secours des Alliés.

44, l'année 44 c'est la bonne année : bombardement allié in-

tensif des villes industrielles de l'Allemagne. Ca dure depuis le début de la guerre, mais en 44 ça devient intensif.

A ce moment-là, j'étais à Namur, je travaillais au téléphone et il y avait des alertes quand les alliés allaient bombarder en Allemagne.

Les Allemands, eux, ont inventé les bombes volantes, les V1 et les V2 (V1 perfectionnés). C'étaient des bombes tirées du sol sans pilote, lorsqu'il n'y avait plus de carburant, elles tombaient n'importe où en creusant un énorme trou.

Le 6 juin : débarquement des troupes alliées sur les côtes normandes.

QUELLES ETAIENT

LES OCCUPATIONS

DE LA RESISTANCE ?

Premièrement, ils récupéraient les armes.

Il y avait aussi le passage de messages par Radio-Londres.

Un petit fait de la résistance à Namur.

Au-dessus du fronton de la gare de Namur, il y a un lion qui est surmonté de

la devise : "L'union fait la force".

Et un beau jour, c'était le 15 septembre 43 tout au matin, très tôt le matin, il y a un bonhomme, on a eu son nom maintenant ..., qui a été peindre le lion des trois couleurs nationales. Il y avait donc un drapeau national

et les Allemands étaient fâchés. Ils ont voulu le faire enlever par les hommes du chemin de fer qui n'ont jamais voulu monter et, finalement, ce sont les pompiers qui sont allés badigeonner les couleurs nationales. Ca, c'est la résistance; c'était pour faire enrager les Allemands.

LA QUESTION JUIVE

Je ne sais pas ce qu'on leur voulait, mais ils étaient malvus par Hitler. Il avait décidé de les supprimer complètement. Déjà en 40, dans les communes, il y avait des arrêtés pour le recensement des Juifs. Deux mois après leur arrivée, les Allemands

avaient mis tout cela sur pied. Les Juifs ne pouvaient plus sortir sans porter une étoile jaune épinglée sur leur vêtement.

Le 16 juillet 1942, les Allemands rassemblaient 16 000 Juifs au Vélodrome d'Hiver (c'est un grand stade), et les

ont déportés en Allemagne. Hitler leur faisait miroiter qu'ils allaient être rassemblés et recevoir du travail. Au lieu de cela, on les envoyait en Allemagne dans les camps de concentration. C'est par millions que les Juifs ont été exterminés.

YES, YES, MESSIEURS

LES ALLEMANDS

J'allais au beurre à Ohey. J'avais un copain à Havelange. J'étais allé à vélo et je me dis : "Tiens, aujourd'hui, je vais aller dire bonjour à Lucien".

D'Ohey à Havelange, il y a dix à quinze kilomètres. Je m'en vais et j'arrive à un carrefour de quatre chemins en pleine campagne, sans indications, sans rien.

"Bon Dieu, comment est-ce que je vais faire ?" "Est-ce à droite, à gauche ou tout droit ?"

A ce moment-là, passent deux soldats allemands à vélo. "Est-ce que j'oserais

bien leur demander mon chemin ?" Enfin, je leur fais signe qu'ils s'arrêtent et je leur dis que je voudrais aller à Havelange.

Je ne sais pas s'ils m'ont bien compris mais ils ont pris une carte. Sur la carte, je leur ai montré : je viens d'Ohey et je vais à Havelange. Ils m'expliquent le chemin à suivre. A un moment, je dis, comme on dit "oui, oui", j'ai dit "yes, yes". Ils auraient pu me prendre pour un espion, pour un Américain ou pour un Anglais. Ils n'ont pas relevé, ils n'ont pas fait attention.

41 - 42

C'ETAIT LE TRAVAIL VOLONTAIRE

Tous ceux qui ne voulaient pas se soumettre aux Allemands se rassemblaient en groupes plus ou moins grands et se cachaient : c'était le maquis.

Comment vivaient les gens qui faisaient partie du maquis car il fallait bien qu'ils se nourrissent ? Ils volaient les Allemands ou celui qui faisait du bénéfice avec les Allemands.

Je me rappelle près de la gare de Cognelée, il y avait une laiterie et de temps en temps, cette laiterie était visitée par le maquis, par des résistants.

Un jour, j'avais fourni un téléphone au patron, je lui avais fait plaisir et il m'avait promis un kilo de beurre. J'étais donc repassé vers 5 heures. J'attendais mon tour. A un moment donné, entrent une dizaine d'hommes : "Ne bougez pas, tout le monde au mur, on ne vous fera pas de mal, c'est la résistance". Et quand ils ont raflé tout le beurre de la laiterie, ils en ont distribué un kilo à tout le monde, et j'ai eu mon kilo de beurre. On était sept et on a eu chacun notre beurre à la résistance.

LA PRESSE CLANDESTINE

On éditait des journaux clandestins qui "tapaient" toujours sur les Allemands. L'organisation était énorme car tout devait se faire secrètement. J'ai été distributeur de journaux clandestins.

Le centre de distribution était au "Sarma".

C'était une serveuse qui nous faisait parvenir notre pile de journaux à distribuer.

Le but de la presse clandestine était d'encourager les gens par des articles et de contrecarrer la propagande allemande. Nous distribuions nos articles le soir : il ne fallait pas être pris !

QU'EST-CE QUE L'OCCUPATION ?

C'est une période durant laquelle nous n'avions plus rien à dire, nous n'étions plus libres de parler, de nous déplacer et sans cesse, nous avions peur d'être dénoncés.

Pendant la guerre, on a peur de son voisin, de son co-

pain. On n'ose plus rien dire parce que, malheureusement il y a des délateurs, des gens qui vont raconter ce qui se dit, ce qui se fait pour obtenir un avantage en argent ou en nourriture.

On a peur de tout le monde, on n'ose plus rien dire.

ECOLE COMMUNALE D'EMINES



QU'EST-CE QUE LE RATIONNEMENT ?

C'est ce qui est le plus important pour nous; car pour vivre il faut manger. Monsieur Molinet nous montre les timbres de ravitaillement. Il faut des timbres pour acheter de la nourriture, des vêtements, des chaussures ...

Les timbres donnent le droit d'acheter une certaine quantité de marchandises. Il faut bien sûr les payer. A cause de tout ça, il arrive le marché noir. C'est un marché illicite. Les gens revendent leur surplus de marchandises beaucoup plus cher. C'est ça le marché noir ! Il faut se débrouiller. Le pain, par exemple, nous avons des rations de pain qui valent la moitié ou même le tiers de notre ration normale. En plus, il n'est pas bon, c'est du pain noir, c'est du pain fait avec du son, pas avec de la bonne farine. Alors, qu'est-ce qu'on fait ? On essaye de se débrouiller pour faire du pain.

Chez moi, par exemple, c'est une ancienne maison, il y avait un four à pains qui servait dans le temps.

Alors, on a recommencé à faire du pain. Mais pour faire du pain, il nous faut du froment. Et quand on a du froment, il faut l'aller moudre pour avoir de la farine. Qu'est-ce qu'on faisait ? On allait glaner et puis il fallait aller battre avec le fléau. Et on portait le grain au moulin.

Nous, à Warisoulx, c'était au moulin de Dhuy.

On portait notre froment et le lendemain, on allait rechercher notre farine, de la belle farine, de la blanche.

Pour cuire, il fallait du bois, on n'avait pas de charbon. On allait chercher le bois dans les bois.

Nous, nous allions dans le bois de Mehaigne.

On faisait des fagots. Il fallait trois ou quatre fagots pour le faire chauffer comme il faut.

On se mettait à plusieurs ménages et on cuisait une vingtaine de pains. Regardez un peu le travail qu'il fallait faire pour manger un peu de bon pain. Le beurre, il y en a tant qu'on veut par chez nous. Nous avons une place où nous allions chercher le beurre chaque semaine.

Au début, les six premiers mois, nous avons eu notre ration. Nous avons quatre livres par semaine, et puis, nous n'en avons plus que trois, puis plus que deux, puis, nous n'avons plus rien eu !

La même chose avec les pommes de terre. Qu'est-ce que j'ai fait ?

Personnellement, j'avais un copain de travail qui prenait son beurre à un marchand qui venait d'Ohey.

Ohey se trouve entre Andenne et Ciney.

Je partais en train avec mon vélo jusqu'à Assesse. Je mettais mon vélo dans le fourgon.

D'Assesse, j'allais jusqu'à Ohey à vélo. Parfois, j'y allais à pied et j'avais encore une demi-heure de trajet. C'était à la Bouchaille. Je partais parfois par Andenne et je faisais le reste à pied. J'avais mon beurre là-bas. Mais je le payais combien mon beurre ? Je le payais cher car c'était du marché noir.

Je le payais 400 francs le kilo. A cette époque, il valait à peu près 50 francs : on le payait huit fois plus cher. C'est comme si on l'achetait à 2000 francs le kilo ! Je travaillais au téléphone. J'avais vidé un boîtier de téléphone, j'avais laissé le cornet. Je cachais deux kilos de beurre par téléphone car il y avait des contrôleurs qui surveillaient les gens pour empêcher le marché noir. Si on vous prenait, ils vous confisquaient votre marchandise et puis vous aviez de la prison. Mais avec mon sac et mon téléphone, je n'ai jamais été pris.

J'avais un copain qui habitait Bomel et qui travaillait à Bruxelles. Il savait avoir du mazout.

Nous, le mazout, nous le portions au moulin à Dhuy car le moulin avait des moteurs au mazout.

Quand on portait 20 litres de mazout, on avait 5 kilos de farine.

Regardez ce qu'il devait faire le malheureux : de Bruxelles, il revenait avec 2 jerrycans de 20 litres, il revenait avec 40 litres et, moi alors, de Warisoulx, je conduisais le mazout à Dhuy.

J'avais un petit chariot à deux roues que j'attachais au vélo. J'allais chercher les 40 litres de mazout à Bomel et j'allais jusqu'à Dhuy.

Je revenais avec 10 kilos de farine et il y en avait la moitié pour lui, la moitié pour moi. On se débrouillait comme on pouvait et c'est comme ça qu'on s'en est sorti.

TABLEAU OFFICIEL DU RATIONNEMENT

du 19 août au 17 septembre 1944

Du 19 août au 17 septembre 1944, la distribution de denrées alimentaires rationnées est fixée suivant le tableau ci-dessous, contre remise des timbres portant la date du 19-08-44.

Timbre valable	Ration journalière	Total de l'approvisionnement pendant 30 jours	Quantité par timbre	Nombre de timbres nécessaires
PRODUITS				
1 Au choix :				
A) Pain de ménage	250 gr	7,500 kg	250 gr	30
B) Farine légale	185 gr	5,550 kg	185 gr	30
C) Pâtes alimentaires	125 gr	3,750 kg	125 gr	30
D) Biscottes et biscuits faits de farine de froment blutée à 75%	125 gr	3,750 kg	125 gr	30
E) Aliments de régime	125 gr	3,750 kg	125 gr	30
F) Pain d'épice	200 gr	6 kg	200 gr	30
G) Pâtisserie	250 gr	7,500 kg	250 gr	30
H) Féculents, légumes secs, dérivés d'avoine, riz et dérivés de maïs, pudding-powder, tapioca, fécule de pommes de terre	125 gr	3,750 kg	125 gr	30
2 Orge torréfiée	3,33 gr	100 gr	100 gr	1
3 Margarine	3,33 gr	100 gr	33,3 gr	3
4 Beurre	8,33 gr	250 gr	83,3 gr	3
6 Sucres	33,3 gr	1 kg	333 gr	3
10 Viandes fraîches et congelées, ainsi que conserves de viande	20 gr	600 gr	100 gr	6
12 A) Confitures et gelées, sirops de fruits ou de betteraves, pâtes de fruits, compote	20 gr	600 gr	200 gr	3
B) Miel artificiel interverti et liquide, sirops de sucre et de candi, pâte à tartiner	20 gr	600 gr	200 gr	3
C) Fruits confits	15 gr	450 gr	150 gr	3
D) Articles de confiserie	12 gr	360 gr	120 gr	3
E) Sucre vanillé	12 gr	360 gr	120 gr	3
20 Pommes de terre	400 gr	12 kg	400 gr	30

AVIS DE RECHERCHE

Bruyérois, Bruyéroises,

Vous qui possédez des photos, des documents relatifs aux années de guerre, aidez-nous à retracer ces moments difficiles qui ont été vécus par vos parents ou par vous-même.

M. STOFFEL E. (Tél. 21.53.69) et M. MONTFORT R. (Tél. 21.30.16).

RADIO - LONDRES

Nous écoutions Radio-Londres un peu comme vous voyez ces gens sur le dessin. Les personnes écoutaient la radio dans la pénombre, tout était fermé : volets, portes ...

A la régie des téléphones, nous avons imaginé un appareil pour éviter le brouillage et j'en ai fait au moins deux à trois cents. C'était neuf spires de 30 centimètres avec un condensateur et deux fils qui sortaient et que nous mettions à la place de l'antenne et de la terre. Nous faisons bouger cet appareil et nous éliminons au moins 50%

du brouillage.

Nous fabriquions cela secrètement, mais cela s'est diffusé et un jour, un monsieur est venu pendant midi, à l'heure de midi et qui nous a demandé qui fabriquait le système pour éviter le brouillage. Personne n'a rien dit.

On a fait semblant de rien, on a dit qu'on ne connaissait pas ce système. Si nous nous étions fait prendre, c'était le chemin que je vous ai expliqué tout à l'heure : prison, Bruxelles, Breendonk. On avait la "clope", mais on le faisait quand même.

43 - 44, LES V1 ET LES V2

Ce sont des bombes expédiées sans pilote et qui tombaient lorsqu'elles n'avaient plus de carburant. C'est terrible les V1 et les V2. Ici, à La Bruyère, nous entendions passer les bombes volantes qui s'en allaient vers Anvers. Il y a eu un V1 qui est tombé

au mois de décembre à Warêt-la-Chaussée à 50 mètres de la maison de mon beau-frère et je peux vous dire que ça fait un fameux trou. Heureusement sa maison n'a pas été touchée. Les V1 et les V2 volaient à 8300 km/heure à une altitude de 90 kilomètres.

ECOLE COMMUNALE D'EMINES



MARCEL DEPAS

RACONTE ...

L'ENTRAIDE ENTRE LES PRISONNIERS

J'étais prisonnier en Allemagne. Nous avons été vendus comme du bétail sur les places des villages.

Les fermiers nous inspectaient; ils regardaient si nous avions de bonnes chaussures et des vêtements en bon état. Mes chaussures étaient abîmées: j'ai été choisi un des derniers du groupe!

On était très mal nourri.

Le deuxième jour, on était parti en campagne pour récolter, rentrer du foin. Tu sais, il y a des trappes dans les plafonds. Et nous autres, habitués à travailler, on prenait des bonnes fourchées et au-dessus c'était un homme âgé. Quand j'en prenais trop, je le voyais, il me le relançait sur la tête. Je dis "Camarade, ça ne va pas durer". A un moment donné, j'en ai pris une bonne fourchée et je l'ai attendu ... je lui ai transpercé la main.

Le lendemain, on est parti en campagne, on a vu l'adjudant et, évidemment, j'ai été enguirlandé. Mais moi, comme je ne connaissais pas un mot, je m'en fichais plus ou moins.

Nous étions très mal nourris. A un tel point que j'ai gobé des oeufs là-bas, ce que je n'avais jamais fait. J'étais plus serré pour cacher les écailles que pour les gober. Mais enfin!

Le soir, pour souper, c'était toujours un peu de lait écrémé avec une tranche de pain. Il y avait une théière avec du lait cru et tout le monde y buvait. Le "vieux" avait des moustaches très longues qui trempaient dans le pot ... Je me servais toujours le premier et c'était tout.

J'ai fait le malade et j'ai été embarqué à Nuremberg, le fameux camp de Nuremberg.

Là, j'ai retrouvé un ami du fort de Suarlée. Il parlait bien le néerlandais et l'allemand. Je lui ai expliqué et il m'a envoyé dans une autre ferme où nous étions encore Belges et Français.

Je n'y suis pas resté longtemps. Au bout d'un mois, on nous a séparés. Je suis allé dans une troisième ferme où je suis resté quatre ans.

En arrivant dans cette ferme, je leur ai dit: "Bien manger, bien travailler".

Je n'ai pas eu à me plaindre de la nourriture.

Durant ces quatre ans, l'adjudant est venu cinq fois pour moi. Je suis resté une heure quart en position devant lui et sans cesse il me demandait: "Warum-ci et Warum-là?" Et moi je ne comprenais pas, je faisais semblant de ne pas comprendre.

Après quatre ans, j'ai été transféré dans une ville où l'on fabriquait des roulements: Wiesburg. J'y ai passé les quatre derniers mois de ma captivité. Nous avons été bombardés là-bas, quelque chose de terrible. Pourtant, c'était reconnu comme ville sanitaire. Il y avait des croix rouges partout. Mais à la fin, on ne tenait plus compte de tout cela. A côté, il y avait une petite ville: Schwenfurth. Les Alliés venaient bombarder de jour et pour les empêcher d'atteindre leur objectif, les Allemands disposaient des tonneaux autour de la ville et ils faisaient du brouillard artificiel. C'était encore plus dangereux car les Alliés bombardaient n'importe où!

A Wiesburg, nous avions une carte de ravitaillement. A midi, on pouvait aller dîner à l'hôtel. Le soir, on n'avait rien. Chacun s'occupait de ramener quelque chose. Celui qui travaillait

chez le meunier rapportait de la farine ... Moi, je m'occupais du charbon. On faisait ce qu'on pouvait pour manger. Nous étions cent soixante dans le camp: c'était pas facile.

UNE JOURNEE DE TRAVAIL DANS UN CAMP DE PRISONNIERS

On se levait à six heures du matin. On avait une demi-heure pour se préparer. La sentinelle venait nous conduire dans les fermes avec la baïonnette au canon.

Après notre journée de travail, c'était le fermier qui venait nous reconduire. Le dernier mois seulement, il n'y avait plus de surveillance.

Il y en a qui n'ont pas eu notre chance. Les prisonniers qui travaillaient dans les usines étaient beaucoup moins bien que nous. D'ailleurs, nous recevions des colis américains. A part le chocolat et les cigarettes, on leur envoyait tout le reste. On faisait des colis collectifs pour ceux des usines. Il y avait beaucoup d'entraide entre nous.

ECOLE COMMUNALE D'EMINES

PROGRAMME pour TROIS JOURS DE FETE

Vendredi 9 sept. : Souper de la LIBERATION avec les 4 pilotes américains en la salle communale de Rhisnes.

Samedi 10 sept. :

- 10h00 : Vernissage de l'Exposition en la salle de Warisoulx.
"Notre histoire par les documents, objets et journaux d'époque".
- 11h30 : Vernissage de l'exposition de Meux (Nosse Maujone)
- Dessins des jeunes de nos écoles sur le thème "La Paix"
- Présentation de véhicules civils et militaires.
- 14h00 : Vernissage de l'exposition d'Emines (préau couvert).
- Rétrospectives par la photo
- Survol d'avions d'époque et sauts en parachute.
- 15h30 : Vernissage de l'exposition de Bovesse.
- Cinoche et vidéo "Hier vu (par) aujourd'hui".
- 17h30 : Inauguration du monument de Villers-lez-Heest et réception officielle en la salle Villers Promotion.
- 20h00 : Bal de la Libération par toute la jeunesse bruyéroise en la salle communale de Rhisnes.

de 10h00 à 20h00 : Exposition permanente dans tous les villages.

Dimanche 11 sept. :

* MESSE SOLENNELLE à Saint-Denis (10h15), dépôt de fleurs au monument des Français.

Apéro et restauration.

* CORTEGE du SOUVENIR :

Lieu	Circuit	Dépôt de fleurs au monument
Bovesse	9h15	9h30
Saint-Denis	10h15	13h30
Meux	14h30	14h45
Villers-lez-Heest	15h30	15h45
Warisoulx	16h30	16h45
Emines	17h30	17h45
Rhisnes	18h30	18h35

* RONDEAU FINAL sur la place communale :

participation de la fanfare Sainte-Cécile, des groupes Villanelle, Pastourelle et Odyssey.

* FEU D'ARTIFICE vers 23h30.



5 ANS D'ATTENTE, D'ANGOISSE ET DE PRIVATIONS POUR LES BELGES RESTES AU PAYS

La vie en Belgique était très difficile.

A la campagne, la culture du potager, l'élevage clandestin des volailles, des lapins, des moutons, des chèvres, des porcs et du bétail suppléaient aux carences dues au rationnement.

Chacun faisait preuve d'imagination :

- On appelait pompeusement "café", un breuvage à base de chicorée, d'orge ou de malt.

- Les chaussures en carton ne résistaient pas à notre climat capricieux.

- A la nuit tombée, il n'était pas rare de voir, le long d'un champ de blé, un vélo retourné; le pédalier, transformé en manivelle, actionnait la roue arrière qui, en tournant, séparait les épis des tiges; il ne restait plus aux glaneurs qu'à emporter leur précieux fardeau.

- La moutarde étant rare et l'huile de table rationnée, la ménagère préparait "une mayonnaise de guerre" :

- délayer 1 cuillerée à soupe de farine dans un peu d'eau,

- saler, poivrer,

- ajouter un oeuf entier battu,

- mélanger en ajoutant une petite quantité d'huile,

- terminer par le vinaigre.

Cette recette est plus difficile à

réussir mais le produit se conserve plus longtemps.

- Il fallait avoir les fesses résistantes pour circuler sur des vélos dont les pneus usés avaient été remplacés par des morceaux de tuyau d'arrosage.

- Le soir, dans l'intimité, on sacrifiait le cochon qui avait échappé au recensement. Des oreilles à la queue, tout était précieux; on salait le lard, les jambons, on confectionnait des pâtés, du boudin, de la tête pressée et on troquait ou on vendait l'excédent à des parents, amis ou voisins dignes de confiance.

- Le saindoux remplaçait le beurre sur le pain;

- La fabrication du sirop de betteraves et de poires qui régalaient les enfants :

- brosser, laver et découper en menus morceaux des betteraves sucrières,

- y ajouter quelques poires lavées, coupées en 4 et dont on a enlevé les pépins,

- faire cuire ce mélange à feu doux,

- tendre une étamine dans une passoire, y verser le mélange,

- bien extraire tout le jus en appuyant avec un pilon,

- ajouter un peu de sucre,

- faire recuire en mélangeant jusqu'à l'obtention d'une pâte.

Le sort des citadins était beau-

coup plus pénible, ils n'avaient pour subsister que des denrées qu'ils pouvaient acheter grâce aux timbres octroyés mensuellement à chaque famille (exemple des rations alimentaires ci-contre).

Les gens des villes prirent conscience de l'importance de leurs amis des campagnes.

A partir de ce moment, le troc et le marché noir furent monnaie courante.

Cependant la vie sociale continuait.

Chaque village voyait se former ou se reformer une troupe théâtrale qui organisait des représentations au bénéfice des prisonniers.

Les quelques 78 tours "La voix de son maître" de Tino Rossi, Maurice Chevalier, Rina Ketty, Marlène Dietrich tournaient inlassablement sur les rares phonographes au grand plaisir des mélomanes rassemblés à cette occasion.

Les oreilles étaient aussi tendues vers la T.S.F. où, malgré les interférences provoquées par l'ennemi, on tentait de capter les messages codés émis par la B.B.C., l'I.N.R. et les émetteurs belges ainsi que les quotidiens étant censurés par les Allemands.

CINQ ANS D'EXIL

Messieurs Albert Depas et Jean Carpentier nous ont gentiment raconté leur long périple; d'autres jeunes Rhisnois connurent pareille "excursion".

Mobilisés, suite à l'attitude menaçante de l'Allemagne, ils furent tour à tour préposés à la surveillance des ponts de la Sambre, à la construction d'abris pour les militaires sur le Canal Albert. A partir du 10 mai 40, la progression des troupes allemandes les obligea à reculer jusqu'au Canal Gand-Bruges-Zeebrugge. Lors de la bataille de la Lys, Monsieur Carpentier fut blessé. Après la capitulation, Monsieur Depas rejoignit ses camarades de combat à Brasschaat.

En guise de T.G.V. ou de train-couchettes, les Allemands leur offrirent des places debout, dans des wagons à bestiaux où les prisonniers étaient serrés comme des sardines.

Ce fut le début de 5 longues années d'exil et de privations.

Les camps n'étaient vraiment pas des hôtels 4 étoiles;

Le bâtiment : hangar en béton avec toit en tôles.

Le lit : "Latoflex" rudimentaire et rigide.

Le matelas : paille ou vêtements. Pas d'hygiène : on raconte qu'un prisonnier fabriqua un jeu de 52 cartes avec, en guise d'encre de Chine, le sang des poux cruellement assassinés.

La petite cour en béton était entourée par une haute clôture de fils barbelés et surveillée par des sentinelles postées dans les miradors afin de dissuader les fuyards éventuels.

NUIT DE FRAYEUR AU BOIS DES BROUX

Un samedi soir, quelques Résistants surpris avaient tué un Allemand aux environs de Morivaux (la chaussée Didi - Belgrade n'existait pas encore); ils s'étaient enfuis en direction de Rhisnes et dissimulés dans les buissons entre la route de Temploux (actuellement rue de l'Aérodrome) et le Bois des Broux pour gagner finalement le Bois de Ban. Les Allemands se lancèrent à leur poursuite et crurent découvrir un coupable en la personne de Monsieur Adelson Delsipée qui était sorti avec son chien pour jeter un coup d'oeil à son bétail dans la prairie.

Les ennemis visitèrent les maisons avoisinantes, exigeant le coupable et à défaut tous les hommes qui auraient pu être le meurtrier, ils n'hésitèrent pas à

Au "menu light" quotidien : de maigres rations de pain de seigle, du thé (pas de Chine, mais une tisane très légère aux orties), un peu de margarine, un bouillon très diététique, des pommes de terre, des rutabagas. Heureusement, la Croix-Rouge est intervenue et a permis d'achever du courrier et des colis de victuailles qui ont amélioré l'ordinaire.

A ceux qui avaient quelques connaissances dans le domaine agricole, le travail dans les fermes, désertées par les Allemands au combat, donnait l'occasion de recevoir ou de s'emparer d'oeufs, de lait, de lard, de pain... Pour ceux qui travaillaient à l'usine, la vie était beaucoup plus difficile.

D'autres ne quittaient pas le camp, tuant le temps en lisant et relisant les lettres reçues du pays voire même les journaux qui emballaient les denrées de leurs colis, en jouant aux cartes, en discutant, en préparant des évasions, en fumant une cigarette avec les mégots ramassés par-ci, par-là. A ce propos, nos deux prisonniers de guerre nous ont signalé que les cigarettes étaient la meilleure monnaie dans les camps et un moyen d'obtenir des privilèges des sentinelles allemandes. En mai 45, les soldats russes annoncent aux prisonniers leur libération imminente. Après 5 longues années, ils ont du mal à y croire.

Le retour se fera à pied, en train; pour certains, comme Monsieur Depas, ce sera même un baptême de l'air.

mettre un enfant en joue pour faire pression.

Les Nazis choisirent six hommes : Adelin Hance, Constant Haepers, Joseph Eugène, Florent Eugène, Adelson Delsipée et René Thomas et les emmenèrent au château de Suarlée où ils furent questionnés le dimanche matin.

Florent Eugène et René Thomas furent relâchés, invités à rentrer au village et à ramener le coupable sinon...

Ils s'empressèrent d'aller trouver une personnalité du village qui les accompagna à Suarlée. Elle discuta quelques minutes avec le Commandant allemand et le lundi soir, nos six prisonniers rentraient chez eux au grand soulagement de leurs familles.

CINQ ANS DE TRAVAIL

ACHARNE DES RESISTANTS

Comme d'autres résistants, beaucoup de Rhisnois et de Rhisnoises ont travaillé dans l'ombre pour essayer de saboter les opérations ennemies.

Chacun à sa façon et dans la mesure de ses moyens a servi la Belgique en

- transmettant des messages dissimulés dans des semelles de chaussures, des ourlets de vêtements, des doublures ou faux-fonds de sacs, des boîtiers de lampe de vélo...

- répercutant des renseignements concernant les dispositifs allemands

- cachant et nourrissant des hommes qui se soustrayaient au travail obligatoire

- volant aux Allemands de la nourriture, des timbres de ravitaillement, des laissez-passer, des cachets...

- ralentissant leur avancée par des moyens divers : clous sur leur passage, encombrement des routes, destruction des ponts...

- prévenant leurs concitoyens des dangers imminents

- bombardant ou incendiant les usines dont les productions bénéficiaient aux Allemands

- divulguant, aux personnes intéressées, la signification de certains messages codés

- favorisant l'évasion des Belges qui étaient aux mains des Allemands

- dénonçant les collaborateurs

- utilisant mille ruses pour soustraire les Juifs aux persécutions dont ils faisaient l'objet.

Parmi tous ces courageux soldats sans uniforme : "l'armée blanche", ces résistants et résistants qui ont apporté leur petite pierre à l'édifice de la Victoire; beaucoup ont été dénoncés par des collaborateurs, arrêtés au cours d'une mission et envoyés dans des camps de concentration où ils ont subi les pires sévices physiques et moraux.

Les rescapés sont revenus marqués à vie par ce passage dans les camps de la mort (Auschwitz, Ravensbrück, Buchenwald).

ECOLE COMMUNALE DE RHISNES

NOUVEL APPEL A TOUTE LA POPULATION

Une nouvelle fois, il est fait appel à tous ceux qui, individuellement ou collectivement (combattants, prisonniers, déportés, réfractaires, résistants...) ont participé à la défense de leur pays.

Grâce à eux, nous avons pu retrouver la liberté. Tous, nous les saluons en ces jours de souvenir.

ECOLE COMMUNALE DE RHISNES



DECES AU COURS DE L'EXODE

Le 10 mai 1940, alors que le jour n'est pas encore levé ...

les Allemands envahissent notre pays. Le Gouvernement proclame aussitôt la mobilisation générale.

Les rappelés et les permissionnaires rejoignent leurs casernes ou tentent de rejoindre leurs unités. A la suite de l'ordre qui leur en est donné, les hommes valides de 16 à 35 ans non placés sous les drapeaux, quittent la commune en direction de Quiévrain, lieu de rassemblement qui leur a été assigné. Les employés des administrations publiques et des services assimilés reçoivent, eux aussi, leur ordre de repli.

Les Rhisnois sont réputés "évacués obligatoires" par suite du passage sur le territoire communal du tracé de la ligne de défense, dite ligne KW, allant d'Anvers à Namur par l'est de Bruxelles, Wavre, Gembloux et Namur, et se poursuivant, le long de la Meuse, vers les Ardennes françaises.

Ferdinand Laurent et Marcel Denis, respectivement gendre et fils d'Elise, appartiennent tous deux au personnel de la S.N.C.B. et, à ce titre, quittent leurs foyers.

Elise, veuve et âgée de 74 ans, sollicite aide et protection de sa fille Angèle, et partant, du mari de celle-ci, Gustave Rolain.

Celui-ci n'est pas disposé à quitter sa maison. Il n'a rien d'un peureux, au contraire. Il est cependant inquiet parce qu'il sent peser sur ses épaules des responsabilités énormes.

En effet, les circonstances le placent soudain à la tête d'un groupe de treize personnes : lui-même, son épouse et sa fille, sa belle-mère Elise, sa belle-soeur Germaine Laurent-Denis et les trois enfants de ce couple, trois tantes de Ferdinand Laurent, Firma, Flore et Eugénie Balau, personnes très âgées, seules dans la vie, tombant aux bons soins de Germaine Denis, et, enfin, le couple Auguste Rolain-Pineux, frère et belle-soeur de Gustave.

Dès le 10 mai, les défenseurs des frontières et des positions de retardement de l'est du pays sont obligés, malgré leurs actions de résistance et de bravoure, de céder du terrain sous la puissance et la rapidité de l'aviation et des troupes mécanisées allemandes.

Les divisions françaises massées à la frontière franco-belge se ruent à la rescousse. Dans notre région, elles ont pour mission d'affronter l'ennemi et de "tenir" sur la partie de la ligne de défense leur assignée (ligne KW).

Le territoire communal devient rapidement un lieu de passage de troupes qui montent en ligne, de réfugiés venant des zones frontalières envahies et qui fuient vers l'ouest et de soldats belges qui ont déjà essuyé le feu allemand et qui, harcelés par la Luftwaffe, tentent de se regrouper.

L'effervescence et le danger génèrent la fièvre et la panique des habitants.

Le dimanche, 12 mai, le village regorge de soldats et de matériel de la 1ère armée française du général Blanchard. Traditionnellement a lieu la célébration de la communion solennelle des enfants. La messe et la cérémonie sont perturbées par les allées et venues des soldats qui utilisent le clocher comme poste d'observation, par le vrombissement incessant des avions ennemis, les tirs des canons et des mitrailleuses de la D.C.A. ainsi que par les déflagrations et explosions lointaines provenant des bombardements et des destructions diverses. Par mesure de sécurité, l'office a été écourté.

La concentration et les mouvements des militaires sont gênés par le flot des civils qui, de plus en plus nombreux par suite de la pénétration profonde des Allemands, fuient et traversent le village d'est en ouest.

Mon père, postier, a reçu de son administration l'ordre de gagner Mouscron. Il part

en fin de matinée et emmène ma mère. Il confie la clé de notre maison à notre voisin, Gustave Rolain, toujours décidé, à ce moment-là, à s'accrocher stoïquement à son bien.

Les nouvelles alarmantes relatives à la progression de l'ennemi, l'insécurité due, en partie, à la présence de troupes amies, l'annonce par celles-ci d'une prochaine bataille dans les plaines hesbignones, les ordres d'évacuation réitérés par les soldats français et la peur croissante ressentie par son entourage, ont raison des réticences de Gustave. Dans l'après-midi ensoleillé et chaud, à la tête du groupe décrit ci-dessus, il s'engage sur le chemin conduisant à Temploux au sein d'une cohue indescriptible. A son bras s'accroche Firma, une des vieilles tantes, peu consciente de la situation.

La marche du groupe, composé surtout de personnes âgées, constitue très vite un véritable calvaire pour tous. La peur et la fatigue, les souffrances physiques et morales imposent de nombreuses haltes.

Actuellement, les deux cousines présentes à cet exode, Gabrielle et Simone, âgées respectivement de 20 et 17 ans à l'époque, ne se souviennent plus avec précision de l'itinéraire suivi. Elles se rappellent pourtant que le groupe passe une nuit dans une étable occupée par des vaches, qu'il vit une autre nuit dans une école, qu'à Fleurus, il essuie un mitraillage et qu'au prix de grandes souffrances, il parvient à atteindre Viesville, près de Luttre. Il trouve refuge dans une ferme dont une des caves est occupée par trois soldats marocains. Perclus de fatigue et de douleur, il décide de passer la nuit en cet endroit malgré le danger représenté par ces trois soldats.

A l'aube du vendredi 17 mai, les Rhisnois sont prêts pour un nouveau départ. Plusieurs d'entre eux sont sur le point de sortir de leur

abri. Angèle, qui était allée inspecter les alentours, rentre précipitamment et s'écrie :

"Les voilà !" Ce sont les Allemands. N'ignorant pas que la région est défendue par des soldats français, ils ouvrent un feu nourri sur le bâtiment. Chacun s'abrite au mieux. Dans la pièce qu'ils traversent, Gustave et sa fille Gabrielle se réfugient dans un coin inaccessible aux balles. Elise, qui se trouve dans la même pièce passe devant une fenêtre. Une balle la touche à la tête. Elle s'écroule aux pieds des siens. Elle vient de mourir sur le coup.

La consternation frappe les survivants. Quelqu'un pense à arborer un drapeau blanc. Cela fait, les tirs cessent. Les Allemands investissent la propriété et désarment les soldats qu'ils emmènent. Ils emmènent aussi Gustave pour qu'il leur indique la route qui mène à Luttre. Ils le relâchent un peu plus loin quand ils ont trouvé eux-mêmes la bonne direction. A sa rentrée à la ferme, Gustave trouve les siens au désespoir.

Il n'est pas question de s'éterniser en ces lieux mais il faut donner une sépulture décente à la morte.

Eu égard aux circonstances, celle-ci, ensevelie dans une couverture, est inhumée au cimetière tout proche.

Le retour s'organise aussitôt et, par étapes plus longues, le groupe parcourt en sens inverse, le même trajet qu'à l'aller mais au lieu de passer à Temploux, devenu tristement célèbre par les attaques des "stukas", les morts et les destructions que celles-ci ont causés, ils suivent le chemin qui, par les Isnes et le hameau de Murette, le relie à Rhisnes où il rentre le dimanche 19 mai, en fin de journée.

L'acte de décès d'Elise JAUMOTTE a été établi par l'officier d'état-civil de la commune de VIESVILLE sur déclaration de Marcel DENIS et Ferdinand LAURENT.

Au sujet de la translation de la dépouille mortelle, le desservant a ajouté : "Le corps fut ramené au cimetière de Rhisnes après deux mois."

Marcel DENIS et Ferdinand LAURENT se chargèrent de cette pénible mission qui eut lieu avec l'accord des administrations locales mais dans la plus grande discrétion.

L'inhumation se fit directement. Par la suite, un service funèbre fut célébré en l'église Saint-Didier, à Rhisnes, à la mémoire d'Elise JAUMOTTE.

Que ceux qui l'ont connue se souviennent ! Que les autres plaignent sa fin tragique !

J. JULIEN
26.07.1994



Elise JAUMOTTE



JAUMOTTE ?

Née à Rhisnes en 1865, Elise était la fille de Jacques JAUMOTTE (1821-1893) et de Marie-Thérèse DUJARDIN (1828-1905).

Elle avait épousé à Rhisnes, le 21.11.1891, Camille DENIS (1867-1937), fils de Eugène DENIS et de Marie, Thérèse, Hortense ATTISY. Les époux DENIS-JAUMOTTE ont résidé à Rhisnes, rue Bonwez, là où vivent actuellement leur petit-fils Georges DENIS-THOMAS et sa famille. Ils ont eu cinq enfants :

- Angèle (1892-1974), épouse de Gustave ROLAIN (1885-1948);

- Gabrielle (1894-1992), épouse de Louis BOUXIN;

- Marcel (1897-1946), époux de Cornélie GAZIAUX (1898-1983);

- Germaine (1900-1979), épouse de Ferdinand LAURENT (1897-1975);

- Jeanne, la cadette (+ 1986), épouse de Georges ISTACE.

Les ménages BOUXIN-DENIS et ISTACE-DENIS s'installent respectivement à Sombreffe et à Saint-Servais. Le dernier cité donne naissance à deux enfants, Robert et Ginette. Les autres familles s'agrandissent à Rhisnes avec les enfants suivants :

- chez Gustave ROLAIN-DENIS : Gabrielle, épouse de César MARLIER (+).

- chez Marcel DENIS-GAZIAUX : Lucienne, épouse de Fernand ROLAIN (+), Aline, épouse de Marcel ROBAYE (+), Georgette (+), épouse de Georges THIRION et Georges, époux de Christiane THOMAS.

- chez Ferdinand LAURENT-DENIS : Simone, épouse de Léon DERMINE (+), Léon, époux de Marthe BERNARD et Marie-Louise (+), épouse de Michel LOMBET.

Elise était la soeur de Jules JAUMOTTE qui créa la boulangerie du même nom. Celle-ci, longtemps située rue Bonwez, est actuellement exploitée par son arrière-petit-fils, Francis GROETAERS.

Quelques anecdotes

par M. Fabulus

Ah! Vous aimez les carottes...

A la ferme, on cueillait les carottes que l'on liait en botte de cinquante.

Par moment, nous mangions discrètement de jeunes carottes.

Le fermier qui l'avait remarqué, en a repris trois ou quatre pour retourner.

Le soir, au moment du repas, arrive un énorme plat de... carottes !

Et le fermier leur dit : "Si vous aimez tant les carottes, alors mangez-en !".

Un billet bien caché.

Trois soldats, dont M. Fabulus, avaient décidé avant leur départ pour le front de cacher un billet de 100 frs dans la perspective d'aller boire un verre dès leur retour.

Ce jour arriva enfin et ils se

dirigèrent vers le "Café de Rome".

Ils commandèrent quelques boissons et, lorsque le moment de payer fut venu, les trois compagnons présentèrent leur billet de 100 frs.

Quelle ne fut pas leur surprise lorsque le barman leur annonça que le billet ne valait plus rien. Dans sa générosité, le serveur leur offrit à chacun leurs consommations.

Savez-vous planter les choux ?

A la ferme, il y avait différents travaux à effectuer. L'un d'eux consistait à repiquer des choux. Il fallait... faire un trou... y déposer un chou et ainsi de suite. Afin de faire croire que l'on ne savait rien faire et pour ennuyer les Allemands, on faisait le trou et on y plaçait les feuilles en terre et... les racines en l'air.

Julie.

ECOLE COMMUNALE D'EMINES

LES DIX COMMANDEMENTS DE L'ORDRE NOUVEAU

Très peu de pain tu mangeras
Pour éviter l'engraissement.

Beurre et corps gras ne recevras
Que si t'en laisse l'occupant.

Des patates tu en auras
Un kilo mensuellement.

Choux et navets tu mangeras
Pour remplacer les féculents.

En fait de viande on t'offrira
Os à ronger six fois par an.

Ni oeufs, ni graisse ne prendras
Pour ton foie, c'est plus rassurant.

Huile et café ne recevras
Qu'après la guerre évidemment.

Et la bière, tu ne boiras
Qu'aux jours de jeûne seulement

Ta dernier' chemise useras
Sans prévoir son remplacement.

Beaucoup d'argent dépenseras
Pour peu de ravitaillement.

LES ALLEMANDS ENVAHISSENT LA BELGIQUE

Les habitants apprennent par la radio que l'ennemi a envahi notre pays (c'est le seul moyen de communication à l'époque).

Ils s'en rendent compte aussi, en voyant passer les avions allemands et en entendant des coups de mitrailleuses de ceux-ci.

Dès lors, certaines familles décident de partir pour aller se réfugier dans des endroits plus calmes (non envahis).

C'est ce qu'on appelle l'évacuation.

D'après nos témoins, ils ne sont pas partis très longtemps : de 15 jours à 3 mois.

Les destinations sont variées. En général, ils se dirigent vers la France (Cambrai, Valenciennes, Maubeuge). Mais, quand ils arrivent, les Allemands sont déjà là.

Ils ont ainsi laissé leur maison ; ils n'ont emporté que le minimum : de la nourriture, des vêtements, des couvertures, quelques objets de valeur... Tout

était transporté sur des chariots tirés par des chevaux.

Cet exode est dangereux car les gens qui partent deviennent des cibles pour les Allemands. D'ailleurs, beaucoup de familles ont été tuées sous les balles des avions allemands.

Au retour de l'évacuation, les villageois retrouvent leur maison pillée. Certains ont eu la chance de la retrouver intacte. A Meux, aucune maison n'a été détruite.

LA PEAU DE L'OURS

Il ne faut jamais vendre la peau de l'ours avant de l'avoir tué !

Hitler .- Ce devra être une ville d'Allemagne !

C'est ce que faisaient cependant Hitler et Mussolini lors de leur dernière entrevue, quand ils discutèrent déjà la question de savoir quelle serait, après la guerre (à supposer qu'ils la gagnent, ce dont ils ne doivent à présent plus être très sûrs) la ville d'Europe qui serait capitale de l'Europe nouvelle.

Musso. - Non, ce doit être Rome.

Hitler; - Mais pourquoi donc ?

Musso. - Mais parce que c'est la ville éternelle, le Tout-Puissant l'a dit.

Hitler.- Comment, j'ai dit ça, moi?...

LA VIE QUOTIDIENNE AVANT LA SECONDE GUERRE MONDIALE

1939, Meux est une petite commune de la province de Namur. Elle est dirigée par un bourgmestre. C'est un village où l'activité principale est l'agriculture.

Les gens travaillent dans les fermes.

Les fermiers cultivent les terres à l'aide de chevaux de trait (c'est

le chariot. Ils remplacent les tracteurs actuels. L'été, la moisson se fait à la main.

Toute la famille vit dans la ferme. Il y a deux écoles : l'école communale des garçons (actuellement "Nosse Maujone") et des filles (école communale actuelle) ainsi que l'école des Soeurs (les filles).

ECOLE COMMUNALE DE MEUX

LA GUERRE 1940 - 1945 PREMIERE PARTIE

C'est un matin de printemps, le 10 mai 1940, que l'aviation allemande bombarde notre région. En effet, tout près de chez nous, la gare de Gembloux (gare de formation à l'époque) est visée par les Allemands.

Tous les villages sont en alerte ! Les troupes françaises déjà présentes en Belgique font évacuer la population vers la France. Après quelques semaines de fuite, beaucoup de personnes

décident de regagner la région où les combats se sont estompés. La plupart des gens retrouvent leur maison entière mais pillée ! Les habitants vivent alors de troc et d'auto-production. La vie est rude !

C'est l'occupation. Notre pays est occupé par les Allemands tandis que la guerre continue dans d'autres régions du monde (îles du Pacifique et le nord de l'Afrique).

ECOLE COMMUNALE DE BOVESSE

Quatre éditions spéciales.

1. L'arrivée des Allemands et l'évacuation.
2. La vie durant l'occupation.
3. La libération et le retour des prisonniers.
4. Le document témoin des "3 jours de fête".

ECOLE COMMUNALE DE MEUX



JOURNAL D'UN PRISONNIER DE GUERRE

À la déclaration de la guerre, le 10 mai 1940, j'effectuais mon service militaire au fort de Suarlée; j'avais 19 ans. Le 19 mai 1940, le fort tombait aux mains des Allemands.

Nous avons d'abord été embarqués en camion vers l'Institut agronomique de Gembloux où nous sommes restés quelques jours avant d'être dirigés par camion vers la Hollande.

De là, nous avons été expédiés par train en Prusse orientale, au fameux camp du Stalag 1A. Le voyage a été épouvantable; nous étions parqués dans des wagons à bestiaux pendant trois jours et trois nuits.

Nous étions 42 hommes

par wagon n'ayant reçu, pour toute nourriture, qu'un morceau de pain et de saucisson et vivant dans des conditions d'hygiène précaires... Au Stalag 1 A, la vie était intenable, nous souffrions de la faim et du mépris des "Boches". Nous étions couverts de poux, nous souffrions de la dysenterie.

Je fus, après trois semaines, envoyé dans une ferme prussienne où je suis resté pendant huit mois. C'est là, dans un champ de pommes de terre, que j'ai fêté en pleurant, mes vingt ans. Ensuite, je fus envoyé avec 11 prisonniers belges dans un garage à Gumbinnen où je suis resté jusqu'au 13 avril 1945, date

de la libération par les troupes soviétiques.

J'y ai rencontré des prisonniers de guerre de différentes nationalités et notamment des Français. Un climat de franche camaraderie régnait entre nous. Heureusement, car notre moral n'était pas au zénith tous les jours. Cette solidarité nous a permis de nous en sortir car nous redoutions l'issue de la guerre. Reverrions-nous notre pays, nos parents? Tout était incertitude et brimade. Mille faits nous rappelaient que nous étions des prisonniers de guerre au service des Allemands. Nous devions porter l'uniforme des prisonniers avec le "K" dans

le dos, interdiction de côtoyer les Allemands, de marcher sur les trottoirs, travail obligatoire...

Il y avait aussi la débrouille si on ne voulait pas mourir de faim.

Le courrier censuré et les colis étaient un don du ciel. J'avais heureusement ma jeunesse pour moi. J'étais complètement déboussolé, pauvre, sans avenir ni projets. C'était la misère physique et morale.

À la libération par les troupes soviétiques, nous avons repris espoir mais les trois mois qui suivirent furent très durs.

Nous avons connu encore davantage la faim et l'inconfort.

Nous couchions à même

le sol et notre ration quotidienne était de 100 g de pain noir, sûr et humide, d'un demi-litre de soupe maigre et d'une cuillère à soupe de sucre fin.

Durant cette période, nous avons vu l'horreur, la bestialité, le carnage...

Je suis rentré chez moi le 3 juillet 1945. J'avais 25 ans et on m'avait pris 5 ans de ma vie.

Mes 5 années en Allemagne sont émaillées d'anecdotes que je raconte aux miens les jours de déprime.

Mais à quoi bon vous raconter mes malheurs, il faut oublier...

Je souhaite seulement que plus jamais nous ne connaissions la guerre.

Félix DELSIPEE

NOTES TENUES PAR FERNAND PAQUET

31/01/39 : Entrée au Fort de Suarlée.

1/4/39 : Départ pour la caserne du 2ème Chasseur à cheval de Namur.

23/08/39 : Mobilisation.

14/01/40 : Rappel de nouveaux.

10/05/40 : Déclaration de guerre après 9 mois de mobilisation.

12/05/40 : Bombardement de Namur et alentours. Ce jour, le chemin de relèvement du fort est repéré et bombardé. La maison du garde est détruite : le garde, sa femme et ses deux filles sont tués.

16/05/40 : Premier bombardement du fort. Une coupole obusier est hors d'usage, la coupole G.P. est hors d'usage elle aussi. Le coffre battant saillant I, presque effondré, n'est plus utilisable et le tableau électrique du saillant III est brisé. Cela

devient grave car nos moyens de défense sont réduits maintenant à peu de choses. Pendant quelques instants le fort est sans lumière... minutes poignantes, car on est dans l'obscurité et le bombardement continue (bombes de 1500 kg). Cela a duré 1/2 heure, ensuite les avions sont repartis. On reprend chacun ses fonctions, il n'y a pas eu de panique, nous sommes tous restés calmes malgré la gravité du moment. Enfin on l'avait échappé belle cette fois encore.

19/05/40 : Journée inoubliable. Après examen de la situation par nos officiers et techniciens, le commandant accepte la reddition du fort vers 13h30. À 15 h sortie du fort. Il fait calme et triste. Seul, au loin, l'éternel bruit du canon et des avions.

À 15h30 départ pour Gembloux en camion. Arrivée à Gembloux vers 16h.

La première visite : on nous prend tabac, cigarettes, allumettes, lames de rasoir, fourchettes et couteaux.

On nous laisse les vivres que nous avons emportés du fort.

Après cela nous sommes placés dans une étable où nous passerons deux nuits.

Quelques instants après notre arrivée, 2 à 300 Sénégalais arrivent; la plupart sont blessés.

Ils ne sont pas très sympathiques (rasoir?).

Quant à nous, il n'y a ni tués, ni blessés; nous sommes sortis du fort en bonne santé sous la surveillance des Allemands (bien sûr) qui avaient en main le plan intérieur du fort curieux).

Nous restons encore là le 20 mai.

21/05/40 : À 5 h du matin, on nous embarque dans des camions à destination de Maestricht.

Bon accueil de la population hollandaise.

Elle nous donne des biscuits très durs, du fromage et d'autres choses à manger. Les Allemands nous donnent du thé. Le soir à 8h embarquement en train pour l'Allemagne... 50 dans un wagon à bestiaux.

Dans la nuit du 21 au 22 bombardement de notre convoi.

À cet instant, tout le monde voyait sa dernière heure arrivée.

Nos pensées allaient vers ceux que nous avons quittés quelques jours auparavant dans des conditions si déplorables.

Pensées vers ceux qui nous sont si chers et que l'on croyait ne jamais plus

revoir.

Mais heureusement, le bombardement est fini et le train continue. Quelques blessés, mais rien de bien grave (égratignures par des morceaux de planches de wagons).

22/05/40 : À 10h du matin, arrivée à Bocholt (enfants). Là, nous sommes parqués dans un camp de concentration (caserne).

Les 23-24-25/05/40 : Identification de tout le monde : état civil, adresse, numéro de prisonnier, etc, et tous les renseignements nécessaires en pareilles circonstances.

26/05/40 : Départ de Bocholt pour une destination inconnue... la Prusse paraît-il. Toujours 50 par wagon.

à suivre ...

PLAQUETTE et PORTE-CLES du 50ème ANNIVERSAIRE

Vous pouvez vous procurer la **plaquette officielle** de ce week-end du Souvenir. Celle-ci, au sigle "V" de la Victoire représente la forteresse B17 qui s'est écrasée à Villers-lez-Heest, le 12 septembre 1944, près du château d'Ostin.

Au dos de celle-ci, y est inscrit "10 et 11 septembre 1944 - commémoration de la libération de La Bruyère".

Présenté dans un bel écrin, vous pouvez l'obtenir auprès du délégué de votre village moyennant une somme de **300 francs** (dimension : 7 cm de diamètre).

Sur le même thème, des **porte-clés** (au prix de 120 FB) sont de la même manière à votre disposition.

